

Au fil de la Meuse

Histoire - Patrimoine - Culture

***Au nom de quel avenir peut-on sacrifier la mémoire ?
Tout ce qui n'est pas donné ou partagé est perdu !***

Webmaster :

Jacques Leclère

Editeur responsable:

Willy Clarinval

Automne 2021 - N°50

Toutç l'histoire, avons-nous dit...

Déjà plusieurs années que nous nous sommes assignés de retracer l'Histoire de Dinant et de ses environs proches. Avec « Traces Mosanes », puis avec la revue que vous avez entre les mains. A propos du second conflit mondial, nous nous sommes limités à faire paraître des clichés allemands pour la plupart inédits, assortis d'un léger commentaire, au fur et à mesure que nous en prenions connaissance. Rassurez-vous, nous n'avons pas fait l'impasse. Pendant tout ce temps, ici et là, nous avons glané de nombreux témoignages et compilé autant de textes.

Parler du Dinant de 1940-1944, a donc toujours intégré nos objectifs. Même si, nous le constatons quasiment à chacune de nos investigations, le sujet est des plus sensibles, en dépit des quatre-vingt ans qui se sont écoulés, soit trois générations...

Les Dinantais ont vécu cette période avec des fortunes diverses. Certains ont beaucoup souffert d'un manque d'approvisionnement en produits de première nécessité, nourriture, chauffage, etc. A l'opposé, la grande majorité des professions indépendantes s'est fondue dans un attentisme économique assez effarant, nous autorisant à dire, sans ambages, que certains copères se sont retrouvés plus nantis qu'avant les hostilités.

La Résistance, en tant qu'entité localement autonome, n'a pas été très présente à Dinant. Elle est loin d'avoir fédéré les bonnes intentions, auxquelles aurait dû appeler le triste souvenir de 1914. Bien sûr, nous dit-on, les services militaires et administratifs de l'occupant avaient fait main basse sur la plupart des quartiers de la ville.

On était contrôlé, ou on ne pouvait plus circuler... Mais alors, comment certains ont-ils fait pour déjouer la surveillance et/ou contourner l'interdiction?

Nous évoquerons donc les actions, souvent individuelles ou en cercle réduit, de **Résistants hors norme**, qui ont tout bravé, jusqu'au sacrifice de leur vie, simplement parce que brûlaient en eux le plus ardent **Patriotisme** et, au plus haut degré, le sens profond de l'**Honneur**.

Ce sont ces **personnalités héroïques** que nous mettrons en exergue.

Clarival Willy

Réalisé par les bénévoles du groupe de travail de l'association « Au fil de la Meuse ».

Toute reproduction de l'entièreté ou d'une partie de ce mensuel doit faire l'objet d'une demande écrite via le mail du webmaster : fn618769@skynet.be !

Témoignage du docteur Lurquin de Houyet sur les massacres à Dinant en 1914.

L'ouvrage publié en 1922 par le docteur Joseph Lurquin de Houyet, intitulé « Souvenirs de Guerre », est des plus instructifs. Non seulement à l'égard de sa commune, mais aussi par rapport à des événements extérieurs, qu'il a plu à son ingéniosité de relater.

En mars 2015, le journal Vers l'Avenir et la télévision régionale matélé se faisaient l'écho des hommages qui lui étaient rendus. Notamment par sa descendance, et en particulier par sa petite-fille Maryse Lurquin.

Dans les pages 11 à 14, voici ce qu'il dit à propos de Dinant.

« Une visite à Dinant.

Le 23 août 1914, vers le soir nous aperçûmes, de Houyet, de sinistres lueurs qui s'élevaient au dessus de la ville de Dinant. Les craintes que nous eûmes alors n'étaient que trop fondées. Nous restâmes cependant jusqu'au mercredi sans avoir des nouvelles du chef-lieu d'arrondissement. Les premières nouvelles certaines me furent communiquées, mercredi 26 août, par une jeune servante de Dinant, qui, fuyant la ville, passa à Houyet. Oh ! Monsieur, s'écria-t-elle, Dinant... c'est un enfer, on y brûle, on y massacre tout. Ce furent ses seules paroles. C'était court, lugubre et précis.

Le même jour, avec trois de mes brancardiers, nous décidâmes d'aller à Dinant le lendemain. Nous arrivâmes, en longeant la ligne de chemin de fer, à la gare d'Anseremme vers 10 heures du matin. Là, on nous supplia de ne pas entrer en ville, on nous assura, qu'une fois entrés, nous n'en sortirions plus.

Rien n'y fit ; malgré les bons conseils qu'on venait de nous donner, nous traversâmes le pont de la Lesse, et, à quelques pas de là, nous aperçûmes le bourgmestre d'Anseremme, entre deux soldats boches, escorté par une dizaine d'autres fantassins armés jusqu'aux dents. Un regard, un petit signe de tête, furent les seules communications que nous pûmes avoir avec le prisonnier que l'on promenait dans la rue.

A part trois femmes qui accoururent à notre rencontre, nous ne rencontrâmes presque personne sur notre chemin. Ces trois malheureuses étaient à moitié vêtues, l'une portait sur le bras une couverture, la deuxième un jupon et la troisième avait un panier renfermant quelques linges. L'une des trois nous demanda si nous n'avions pas vu son mari, les deux autres leur père et leur frère... Nous ne les connaissions pas. Près de la prison de Dinant, nous rencontrâmes mon confrère, le docteur Albin Laurent, qui venait de sortir d'un égout, où il s'était réfugié avec sa femme en couche.

Par ci, par là, on voyait des flaques de sang. Nous ne vîmes plus de cadavres humains, mais bien celui d'un chien récemment tué. Traversant les décombres fumants, longeant les murs branlants, sous parcourûmes toute la rue longue, ne rencontrant que des Allemands portant des paniers de provisions et des vieilles bouteilles de Bourgogne enlevées des caves des malheureux Dinantais.

A la Place, près de l'église, nous vîmes le révérend Doyen et son vicaire qui venaient de descendre des rochers, où ils s'étaient tenus pendant ces derniers jours. Nous apercevant, le vicaire accourut à notre rencontre, nous demandant des nouvelles du pays et tout particulièrement de Froidfontaine, où habitait sa mère. Il me pria de lui faire annoncer qu'il était sain et sauf, ce qui fut fait le lendemain.

Vers midi, nous rencontrâmes quelques hommes, place de Meuse. On commençait à sortir des trous, des égouts, des crevasses des rochers. On s'interrogeait, on allait aux nouvelles. Les questions et les réponses se croisaient... Un tel ? – Fusillé ! – Un tel ? – Enlevé – Un autre ? – Disparu ! etc, etc.

Impression bien pénible, on ne voyait partout que ruines et dévastation. Les maisons intactes étaient bien rares ; rares aussi étaient les familles qui n'avaient pas perdu un des leurs.

Trois heures après-midi, il fallait songer à rentrer à Houyet. Il était temps de partir, les têtes des Boches s'échauffaient avec le bon vin volé un peu partout.

Place de la prison, un officier nous arrêta, nous interrogea, nous retint un quart d'heure. Finalement, après un tas d'explications, il nous laissa partir, non sans nous avoir lancé quelques menaces. Nous n'étions pas encore sauvés ; nous fûmes arrêtés une deuxième fois près du rocher Bayard. Conduit par des soldats dans une tente, près de la Meuse, je fus interrogé, menacé par deux sergents boches, ivres comme toute l'Allemagne. L'affaire allait tourner au tragique, quand il me vint à l'idée de causer flamand. Je fis même appeler un de mes hommes, qui connaissait parfaitement cette langue. Cela amadoua les deux tigres, qui finalement nous laissèrent partir.

Sans nous faire prier, nous nous éloignâmes au plus vite de ces bandits et nous quittâmes la malheureuse cité en ruines. Quelques minutes après, nous pûmes respirer à notre aise, heureux de n'avoir pas payé trop cher la curiosité d'avoir été constater, les premiers, le spectacle terrible de la pauvre ville saccagée par les barbares.

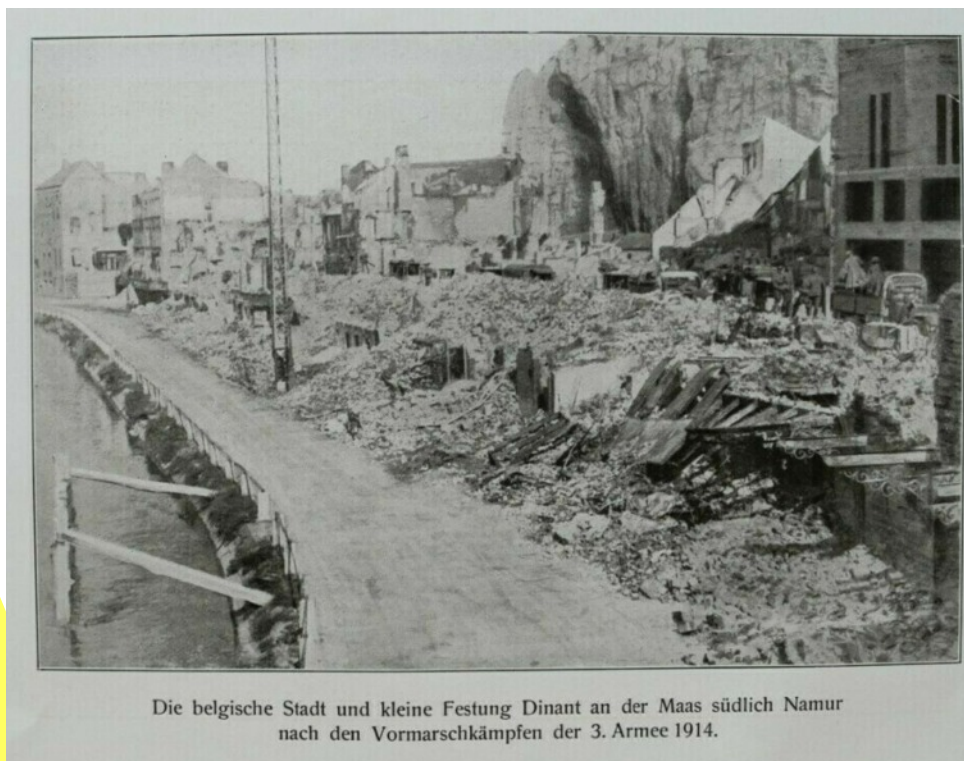


LURKIN Joseph

C'est le lendemain, je pense, qu'il nous arriva à Houyet deux rescapés de Dinant, le lieutenant de gendarmerie Leduc avec un de ses hommes. Sur leur demande, je fis des pièces d'identité pour ces deux soldats, afin de se faire reconnaître aux alliés. Ces pièces furent placées entre les semelles d'un soulier, et nos deux braves réussirent à traverser les lignes ennemies et à rejoindre les troupes alliées ».

Effectivement, c'est ici un des premiers témoignages du désastre par un non-Dinantais.

C.W.



Les ruines devant la collégiale (document allemand)

SPECTACLE –EMOTION-HUMOUR

En images, paroles et chansons et dans une ambiance « cosy »

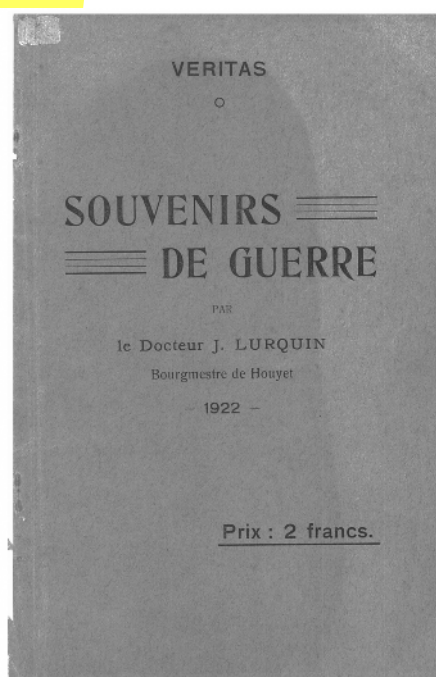


Houyet, août 1914. Plus de 500 allemands sont casernés à Houyet. Le maire de l'époque s'appelle Joseph Lurquin. Il est docteur en médecine. Venez écouter ses « souvenirs de guerre », égrainés par quelques-uns de ses descendants (âgés de 11 à 81 ans).

Des paroles, des images et des chansons pour évoquer l'attitude héroïque, intelligente et parfois pleine d'humour de nos arrière-grands-parents perdus dans la tourmente de la guerre.

Organisation : Office de Développement et de Promotion de Houyet (ODPH)

Infos et réservations : 082/66.72.13



La destruction de Dinant en 1466.

L'iconographie concernant ce drame est assez pauvre. De plus, elle est assez fantasque, dès lors, notamment, que les Dinantais précipités dans le fleuve l'ont été depuis des barques, en face de Bouvignes, et que le nombre annoncé de ces malheureux est excessif.

On connaissait la première image. Nous venons de découvrir la seconde. Il s'agit d'un tableau didactique (84 x 63 cm), faisant partie de toute une série retraçant l'histoire de la Belgique, dont les auteurs sont J. Roland et E. Duchesne. Ils ont été édités par les Editions Wesmael-Charlier à Namur et Callewaert Frères à Bruxelles, entre 1877-1893.

Au-dessus de la Collégiale, c'est déjà la Citadelle, édiflée plus de 350 ans plus tard...



Dinant en 1914



Photo inédite des Saxons à la rue Saint-Jacques en août 1914.



Dernier succès des Français à Dinant en août 1914.

Plus d'infos sur Waulsort et les environs ?



scrifsnow.e-monsite.com/pages/plus-d-infos-sur-waulsort-et-les-environs.html

Waulsort est idéalement situé en bord de Meuse, entre Condroz, Famenne et Ardenne, à quelques kilomètres de la France. Ce joli petit village se blottit dans le creux d'un des méandres du fleuve et s'étire le long de l'eau, ses ruelles et venelles accrochées à flanc de coteau. Le sol et la végétation sont très riches, le paysage tout en relief, la faune exceptionnelle.

L'origine de Waulsort est très ancienne (le territoire du village comprend des grottes où l'on a retrouvé des traces d'habitats préhistoriques). La première mention du lieu, *Walciodorus*, remonte à 910 ; issue du celte et du germain l'appellation signifie « fortin des Wallons ». Une des nombreuses promenades proposées par l'Office du Tourisme est celle du « Vi Chestia », là où se situait un oppidum, une place fortifiée, occupée par les Celtes durant le 2^{ème} âge du fer. Aujourd'hui, l'endroit est plus connu sous le nom de « camp romain ».

Au X^{ème} siècle arrivent des moines irlandais, qui bâtissent une abbaye au bord de la Meuse. Quelques années plus tard, les abbayes de Waulsort et d'Hastière sont unies et elles acquièrent une certaine renommée. L'église paroissiale dédiée à Saint Michel est romane et veille sur le village depuis près de mille ans. On peut y admirer, dans le chœur, quelques peintures qui retracent d'une façon imagée l'arrivée des moines dans la « vallis decora » (la belle vallée). Les bénédictins possèdent à l'époque de nombreuses terres qu'ils cultivent, ainsi qu'une vigne plantée dans la partie méridionale du village, là où le soleil se fait le plus chaud. C'est le premier âge d'or de Waulsort.

En 1789, la France fait la révolution ce qui provoque le départ des moines. C'est ainsi que l'abbaye devient le Château de Halloy en 1797. Une page de l'histoire est tournée. Le château, ses jardins et ses écuries, ne se visitent plus aujourd'hui qu'aux Journées du patrimoine.

En 1863, le rail fait son apparition dans la vallée et dès 1870, les trains reliant Namur à Givet s'arrêtent au village. À cette époque, les gens de Falmignoul désirant se rendre à Dinant doivent parcourir 10 km à pied. A leur demande, en 1871, un passage d'eau public est créé à Waulsort : au lieu de deux heures, trente minutes suffisent alors pour rejoindre Dinant via le passage d'eau et la gare de Waulsort.

Depuis 1900, le bac n'a guère changé : on y embarque les personnes, les brouettes, les animaux, les vélos, sans oublier le facteur qui l'emprunte régulièrement pour aller délivrer le courrier à la briquèterie située quelque 1500 mètres en amont. Le bac est manœuvré, à la force du bras, par un passeur d'eau, aujourd'hui le dernier de Belgique et toujours en service pour le tourisme.

Pour compléter ce survol du passé, il faut savoir que Waulsort compte, à la Belle Epoque pas moins de dix hôtels que l'on a surnommés « les Palaces Mosans » vu la clientèle huppée qui les fréquente, dix cafés, cinq épiceries, deux maraîchers, une boucherie, une boulangerie, trois menuisiers, deux forgerons et deux jardiniers. On y trouve alors aussi imprimeur, coiffeur, cordonnier, tailleur, peintre en bâtiments, apiculteur, blanchisseur, deux boutiques de souvenirs et une librairie. Parmi la clientèle régulière des hôtels, citons le ministre Paul Henri Spaak, Charles Van Acker (pilote automobile américano-belge de monoplaces), le grand écrivain flamand Henri Conscience, ainsi que les frères Delhaize, Louis et Adolphe. Entre autres.

Ce deuxième âge d'or du village a commencé par une après-midi d'été, quand François Roffiaen, professeur de dessin au Collège de Dinant, pose son chevalet sur la rive droite : nous sommes en 1876, et les travaux de construction du barrage de Waulsort, important pour amener vers le centre de la Belgique les pierres du pays, sont annoncés. L'artiste veut immortaliser une dernière fois le décor sauvage de la Meuse avant qu'il ne change. Ferdinand Martinot, le passeur d'eau du moment, fait traverser le peintre sur l'autre rive et regagne le petit café qu'il tient avec sa femme Ernestine. Soudain, le ciel s'assombrit et un orage violent éclate. Martinot saute dans sa barque et s'empresse d'aller

secourir Roffiaen, trempé jusqu'aux os. L'accueil des Martinot est légendaire et le peintre est séché, nourri, et abrité pour la nuit. Le lendemain, Roffiaen retourne à l'« Auberge Boussingault », futur « Repos des Artistes », à Anseremme, et raconte son aventure à ses amis, Emile Verhaeren, Charles de Coster, Constantin Meunier, Armand Dandois, Maurice Hagemans, Félicien Rops, et bien d'autres, qui feront rapidement la publicité de Waulsort. Martinot ouvre alors le premier hôtel du village.

C'est ainsi, dit-on, qu'aurait débuté le tourisme de "la Perle de la Meuse", où la fleur de la bourgeoisie rejoindra les artistes et les intellectuels. Aux maisons en pierre du pays, souvent moyenâgeuses, se joignent de toutes nouvelles "villas mosanes", et le commerce se développe.

Cette période faste revit à la Villa 1900, "musée vivant" où tout est fait pour vous plonger dans l'ambiance de la Belle époque de la région mosane. L'architecture du lieu, à la croisée du style mosan, de l'Art nouveau et de l'Art déco, se laisse découvrir librement dans les pièces du bas, ouvertes gratuitement au public : la « bibliothèque des livres à partager », le "salon de musique" où résonne le piano à queue et la salle de brasserie-restaurant, prolongée par la terrasse couverte aux boiseries blanches de style néocolonial cher à cette époque. La cuisine est faite à l'ancienne, à base des produits artisanaux de la région, et à la demande.

Pour les curieux, le Waulsortium propose des soirées-conférences sur l'histoire de la région, des balades guidées, des animations sur mesure pour groupes, une bibliothèque spécialisée sur l'histoire de la Haute Meuse, des visites guidées de la Villa 1900 et de l'église Saint-Michel, et deux grandes expositions thématiques par an. Un parcours d'artistes de la région est également organisé au mois d'août, avec la complicité des habitants du village.

Dans les ruelles de Waulsort, le promeneur peut en outre découvrir librement 13 panneaux, bilingues, qui explicitent le patrimoine remarquable du village, et son histoire, au fil des rues.

Sur la rive droite, les Cascatelles, impressionnantes chutes d'eau bucoliques, dévalent toute la colline, et le petit port de Waulsort constitue une escale des plus agréables pour de nombreux plaisanciers. En saison, le Yacht Club propose aussi des activités de ski nautique.

L'écluse de Waulsort, modernisée en 2000, se prolonge d'une presqu'île "Ravel" d'où l'on peut approcher, au printemps, l'impressionnante colonie de corbeaux freux de Waulsort. A l'autre bout de la traversée, le barrage accueille aujourd'hui la deuxième centrale hydroélectrique belge "mobile", une merveille technologique mise au point par la firme Rutten, qui permet d'utiliser la force du fleuve de façon discrète et écologique. Visible à côté du barrage, une "échelle à poissons" permet aux poissons, en particulier aux saumons, de remonter le cours de la Meuse; un passage sous-terrain vitré permet même de les observer sous l'eau, lors des visites guidées.

Enfin, Waulsort, ce sont également ses hameaux décentrés, aussi dignes d'intérêt. Lenne offre une étendue de champs sur le plateau, avec un horizon dégagé jusqu'à la France, et son ancienne ferme abbatiale en pierres du pays, partiellement transformée en gîte.

Freyr est célèbre pour ses rochers d'escalade, les plus hauts de Belgique, et son château avec orangerie et jardins, "mini Versailles" classé au patrimoine exceptionnel de Wallonie.

Moniat comporte quelques belles maisons de pierre et une source jadis célèbre, qui justifia la création d'une importante forge au XVIIIème siècle, avant la célèbre "limonade de Moniat".

Plus d'infos sur le village, les activités et les nombreux hébergements : waulsort.be

Sources : Notes Waulsortoises, Notes de George Hublet, Documents de la Villa 1900. Un lien utile: extrait du film documentaire "Les gens du fleuve" de Xavier Istasse : [Waulsort plage](#)

À propos de Gaston Parmentier.

Dans notre dernière édition, la F.N.C. d'Hastière évoquait ce grand résistant¹, qui fut à la tête d'une importante filière d'évasion durant le second conflit mondial. Habitant à Agimont, il vint après guerre s'établir à Anseremme².

Le Colonel Rémy (6/8/1904 – 29/7/1984), de son vrai nom Gilbert Renault, a été fait Compagnon de la Libération, ayant directement rejoint Londres dès l'appel du Général De Gaulle. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont le plus connu est « LA LIGNE de DEMARCATION », paru aux Editions Perrin à Paris en 1964. Nous nous sommes procurés le tome XIV, intitulé « L'épopée des « petites gens » » qui comporte, dans ses pages 217 à 313, un important chapitre, « Dans le pays d'Ardenne ».

1914, à Dinant.

Soldat français caserné à Givet, voici ce qu'écrit Gaston Parmentier.

« Le 3 août, l'Allemagne déclarait la guerre à la France et le 6, mon régiment partait pour Dinant. En passant place Méhul pour nous rendre à la gare, nous criions tous à la statue du grand compositeur : « Au revoir, Méhul, on va à Berlin ! » Toute la population givetoise se trouvait déjà rassemblée à la gare, et les gens avaient écrit à la craie sur les wagons qui nous attendaient : « DIRECT-BERLIN ». Le train démarra sous les vivats, et à chaque arrêt : Heer-Agimont, Hastière, Waulsort, la population nous acclamait au cri de « Vive la France ! » auquel nous répondions par : « Vive la Belgique ! ». A Dinant, ce fut du délire. Les civils nous accaparèrent, chacun voulant chez lui son soldat français, tandis qu'on voyait des habitants parcourir les rues, portant à chaque main un panier rempli de victuailles, de cigares, de cigarettes. Les tables des terrasses des hôtels et cafés étaient chargées de bouteilles de bière et de « pistolets » fourrés, la spécialité de la ville. Avec quatre copains je partageai le repas de famille chez M. Degive, un dentiste qui habitait au 10 en face de la gare. Lui et sa femme nous comblèrent de cadeaux, et il fallut leur promettre de revenir les voir après la guerre dont tout le monde disait qu'elle serait courte, car le bruit courait que la famine régnait déjà à Berlin et que le peuple allemand se révoltait.

J'ai tenu ma promesse, la guerre finie – après plus de quatre ans – heureux de pouvoir exprimer ma reconnaissance à ces braves gens. La maison semblant vide, je sonnai à la porte voisine et fus reçu par un monsieur qui me dit s'appeler Delimoy, et être juge d'instruction. « Ah, monsieur ! me dit-il quand je lui eus exposé l'objet de ma visite, vous ne savez donc pas ? Victime de son patriotisme, Mme Degive a été condamnée à mort pour espionnage par les Allemands. Sa peine a été commuée en prison à vie, mais elle est décédée des suites des brutalités qu'elle avait subies. Son mari a perdu la raison, et est aujourd'hui dans une maison d'aliénés... ».

M. Parmentier raconte ensuite le combat de Dinant et plus particulièrement l'assaut de la Citadelle.

« Sur le plateau de la citadelle – fort déclassé qui ne nous était d'aucune utilité, car ses créneaux et ses meurtrières faisaient face à l'ouest – nous eûmes à subir des assauts répétés qui nous obligèrent à nous replier sur la Meuse. Là, s'engagèrent de violents combats au corps à corps, où, par deux fois, nous repoussâmes l'ennemi jusqu'au plateau que nous avions dû abandonner, soit par la rue Saint-Jacques, soit en partant du casino, au centre de la ville. Beaucoup d'Allemands ne purent remonter les quatre cent huit marches qui mènent à la citadelle, mais les pertes furent aussi importantes de notre côté, tandis que les renforts adverses ne cessaient d'affluer. Une nouvelle fois, nous dûmes nous replier, et un grand nombre des nôtres, qui n'avaient pu décrocher à temps, s'engouffrèrent dans le fort, pourchassés par les Allemands ; dans les grandes salles obscures s'engagèrent de furieux combats à l'arme blanche, tandis que d'autres Français dont j'étais, se battaient sur le plateau, ne cédant le terrain que pas à pas, certains perdant soudain pied en reculant et allant s'écraser au pied de la citadelle ou derrière l'église. En reculant par la rue Saint-Jacques nous eûmes à passer par-dessus un monceau de cadavres et d'agonisants dont certains bougeaient encore, mais sans pouvoir nous apitoyer sur leur sort car les Allemands nous serraient de près. Nous restâmes un moment sur le pont, jonché lui aussi de cadavres et de blessés : tandis qu'il apportait ses soins à un Allemand qui gisait sur la chaussée, notre jeune lieutenant-major fut tué par celui-ci d'une balle dans la tête. Un blessé français abattit aussitôt cet assassin à son tour ». M. Parmentier évoque ensuite la retraite des troupes françaises, à la grande déception des habitants laissés, dit-il, à eux-mêmes. Il participera à la Bataille de la Marne.

1940-1945.

¹ «Gaston Parmentier, aidé de sa famille et du précieux concours de Marceau Devie, ne cessèrent, pendant toute la guerre, d'être des passeurs très actifs», in «Histoire de la Résistance, Tome 2, Captivité, souffrance, lutte, espoir», Madeleine Dom, La Dryade, 1981.

² Voici des renseignements communiqués par M. Jean Javaux. M. Parmentier habitait à l'angle de la rue Caussin et de la rue qui descend vers la Meuse et l'ancien hôtel Beau Rivage. Son épouse et lui y tenaient un magasin, voire même une pompe à essence. Il était peintre amateur et signait ses tableaux «Pargas» (pour Parmentier et Gaston)

« - Où vous a trouvé la défaite de 1940 ?

- A Agimont.

- C'est là que vous exerciez votre activité dans la vie civile ?

- Non. Du moment que les Allemands – ces Allemands que nous avons crus définitivement battus – étaient revenus, il n'était pas question pour moi de travailler d'une manière quelconque, de crainte que mon travail ne les aide indirectement. J'avais quelques économies, j'ai décidé de vivre dessus et je me suis retiré dans une sorte de petit bungalow que j'avais fait construire à Agimont. (...)

La journée, je l'employais à remettre en état mon jardin, abandonné depuis près d'un an. Il se trouvait en bordure de la tranchée du chemin de fer, dont le ballast était envahi par les herbes. Déjà, je songeais à ce qu'il faudrait faire si la Gestapo venait à s'occuper de moi. (...) Un bosquet qui se trouvait près du jardin pouvait servir de refuge provisoire, mais précaire, tandis qu'au-delà des voies, vers l'ouest, s'étendait un bois fait de grands arbres espacés, de taillis, et d'une sapinière très dense. (...) J'allai reconnaître le passage et découvris sous le remblai du chemin de fer un aqueduc large d'un mètre, d'une hauteur d'un mètre et demi, au fond pavé de pierres non cimentées ».

Les trois premiers arrivés...

« Le 12 août, alors que le jour venait de se lever, des coups très légers furent frappés à notre porte. Je finissais mon petit déjeuner. J'allai ouvrir, et vis trois hommes à l'aspect de clochards, coiffés tous trois d'une casquette crasseuse, et portant tous trois un sac minable. Leurs joues hâves étaient hérissées d'une barbe dure. Ils avaient aux pieds des souliers que je reconnus tout de suite bien qu'ils fussent éculés ; il s'agissait de brodequins de l'armée française. Un des trois me dit : « Bonjour patron... Excusez-nous du dérangement à pareille heure ».

« Dites, monsieur, reprit un des deux autres, faites quelque chose pour nous s'il vous plaît. On est éreintés ». (...)

Les faisant passer par derrière pour entrer dans la maison, Gaston Parmentier les rassasia dans la cuisine de grandes tartines beurrées. « Le soir, je les emmenai coucher dans le fenil de la maison de mes parents, en leur recommandant d'ôter pour la nuit leurs vêtements qui avaient été nettoyés, raccommodés et repassés par ma femme. (...) Reposés par une bonne nuit, ils passèrent chez nous la journée suivante, et, vers la fin de l'après-midi, je leur indiquai comment se rendre à la gare sans attirer l'attention des habitants. Ils partirent, muni d'un sac bourré de vivres. Le train passa en ferrailant près de notre maison, s'arrêta en gare, et je vis de loin nos trois amis se diriger posément vers un wagon, comme des voyageurs ordinaires. Les portières claquèrent, il y eut un coup de sifflet, le train démarra... Voilà notre première affaire de passage ».

L'envoyé de Dinant...

« Un mois plus tard, sur la fin de l'après-midi, alors que je prenais l'air sur le pas de ma porte, je vis se présenter un monsieur qui portait une gabardine, qui était coiffé d'un chapeau, et qui tenait à la main une serviette de cuir jaune. S'approchant de moi, il se découvrit et demanda : « Ai-je bien l'honneur de m'adresser à M. Gaston Parmentier ? »

Un voyageur de commerce n'aurait pas mieux parlé, mais on n'en rencontrait guère, à l'époque. Je me tins donc tout de suite sur mes gardes, étant donné la façon dont cet homme était habillé, tout en répondant affirmativement.

« Excusez-moi, me dit-il. Je suis un prisonnier évadé et on m'a envoyé à vous ». Cet inconnu me revenait de moins en moins. Je lui dis qu'il y avait certainement erreur. « Mais je viens de la part de votre ami M. Richard, vitrier à Dinant... »

Sans répondre, j'allai jusqu'à la barrière de l'avant-cour de mon bungalow et inspectai rapidement de l'œil les alentours. Si l'inconnu était un provocateur, ses complices ne devaient pas se trouver loin. Mais le chemin était désert. « Je sais qui est M. Richard dis-je, mais je ne suis pas seul à m'appeler Parmentier à Agimont ». « Mais M. Richard m'a pourtant bien expliqué, et il n'est pas possible que je me sois trompé ! Il m'a dit de descendre à Heer-Agimont, de suivre la voie, et de m'adresser à la maison la plus proche du deuxième pont... ». « Je regrette, monsieur ». « Ecoutez, je vois que vous n'avez pas confiance mais je vous assure que je viens de chez M. Richard qui habite la Grand-Rue, à Dinant. J'ai passé la nuit dans sa maison, et tenez : ce sont ses deux filles, Marguerite et Suzanne, qui lui ont conseillé de m'adresser à vous. Suzanne est la femme de mon camarade Marcel Fripiat, avec qui j'étais prisonnier dans un camp d'Allemagne. Quand j'ai dit à Marcel que je voulais m'évader, il m'a recommandé d'aller chez son beau-père, qui pourrait m'aider. Voilà... »

« Mais, bon sang, vous ne pouviez pas me dire ça plus tôt ? Vous ne m'auriez pas obligé à jouer la comédie ! Allez, entrez, qu'on s'explique un peu ». L'évadé est entré dans la maison, il nous a raconté son histoire, il a dîné avec nous, et, le lendemain matin, je lui ai fait prendre le premier train. Je me sentais assez fier que M. Richard me l'ait envoyé sans même me demander mon avis, mais je me suis posé la question de savoir ce qui arriverait si je recevais un mouchard. De toute façon, il fallait s'organiser, et j'ai fait la tournée de mes amis et connaissances pour leur dire de s'adresser à moi au cas où il y aurait un prisonnier à diriger sur la France. Nous avons établi un système de mots de passe pour plus de sûreté ».

Et tous les autres...

« Le 25 septembre, j'ai vu arriver deux nouveaux prisonniers français évadés. (...) Les deux hommes ont mangé et dormi dans la maison de mes parents. (...) Le 2 octobre, encore deux autres, exténués, miséreux, affamés... Et puis d'autres encore, qui nous étaient adressés par nos relations clandestines. A la fin de l'année 1940, nous avons fait franchir la frontière à quarante-et-un Français échappés des camps d'Allemagne, plus à sept Hollandais¹ qui voulaient rejoindre l'Angleterre pour se battre. Mais l'ennemi s'organisait, et l'emploi si commode du chemin de fer devint impossible, à cause du contrôle dans les trains et du renforcement de surveillance à la frontière. C'est ainsi que je suis entré en relation avec M. Alphonse Boonaert² de Givet, lui amenant les évadés que j'avais gardés au moins un jour, parfois deux ou trois, et que je logeais dans l'aqueduc sous la voie ferrée. M. Boonaert, lui, les cachait dans sa cave, leur donnait à manger, et les conduisait à la gare où un employé, qui s'appelait Deparpe, s'occupait d'eux » (...)

« - Pourriez-vous me dire combien d'évadés vous avez fait passer ? »

« - Depuis le 12 août 1940, où j'ai vu arriver les trois premiers, jusqu'au 17 juillet 1944, date de ma dernière expédition, neuf cent quarante-huit au total ».

« - C'est merveilleux. Sans jamais avoir été pris ? »

« - Jamais. A un cheveu près, mais jamais ».

Et la suite...

Dans toutes les pages restantes, Gustave Parmentier abonde dans les péripéties touchant aux évasions. Il raconte l'arrestation de Mme Jacquat, morte en déportation, et celle d'Henri Coupaye qui lors d'un bombardement aérien, fit sauter une planche du train qui le conduisait en Allemagne et se blessa grièvement en se laissant tomber sur le ballast. Celle aussi de l'abbé Lefèvre, curé d'Agimont³, décapité à la hache le 26 avril 1944 à la prison de Brandebourg. Celle d'un M. Marchal qui subit le même sort.

Il narre de même ses actions de renseignements pour le compte du service Bayard et pour les maquis du M.N.B. Celui-ci avait deux camps : l'un à Morville, aux environs d'Anthée, commandé par « Stéphane », alias Jean Delecose de Charleroi, un autre dans les bois entre Agimont et Gochenée, commandé par « Auguste », alias René Mack de Bièvre, appelé « le camp Crohet ».

En 1942, il convainc Albert Havenne, un de ses hommes du M.N.B., d'entrer à la werbestelle, avec pour mission de recueillir et de lui fournir le plus de renseignements possible. Ainsi, il put prévenir à temps plusieurs habitants de la région, leur procurant de fausses cartes d'identité. Le 18 septembre 1943, il apprit que le camp Crohet, fort de quarante-deux réfractaires qu'il ravitaillait, allait être attaqué. Le lendemain, d'importantes forces allemandes encerclèrent le camp mais rentrèrent bredouilles. Le camp avait pris refuge à Heer-Agimont dans la villa de M. Boël, seconde résidence de l'industriel de La Louvière.

L'abbé Leplat⁴, curé de Heer, était aussi un actif passeur, aidé en cela par deux de ses paroissiens, les frères Marcel et Raymond Haquenne. Arrêté au début de 1944, il mourut en déportation. Le curé de Gochenée, passeur lui aussi, eut plus de chance : à l'arrivée de la Gestapo, il s'échappa de sa cure, revêtit des habits civils et se réfugia chez des amis à Namur. Il évoque dans ce même rôle Fernand Walbreck, exécuté à Berlin.

Gustave Parmentier était également assisté de sa femme Catherine, de sa nièce Ghislaine, d'Alexandre Ravet, et de la famille Casagrande, dont Achille et sa nièce Raymonde Mathieu, qui habitait aux Chaumières, tout près de la frontière.

Eliane Gillet...

Le 18 juin 1944, Gustave Parmentier, sorti de l'aqueduc où il se tenait la plupart du temps, se trouve à son bungalow lorsqu'un gamin accourt et lui annonce que la Gestapo a débarqué chez Adrien Casagrande, dans une petite ferme située à sept cents mètres. A proximité, les Allemands avaient installé une batterie de défense anti-aérienne, et ils venaient s'approvisionner en eau à la ferme. Les rapports étaient donc presque cordiaux.

« Un Italien exprima à Suzelle Casagrande, qui avait dix-neuf ans, son dégoût de porter l'uniforme sous les ordres des Allemands et lui demanda de l'aider à s'évader. Confiante, Suzelle accepta et lui confia qu'une de ses amies avait un camarade qui pourrait arranger les choses.

Le lendemain, elle présenta l'Italien à son amie Eliane Gillet, qui habitait Hermeton. On convint qu'il aurait à se rendre le jour suivant, à 15 heures, au pont Simon qui, huit cents mètres plus loin, en direction de Heer-Agimont, enjambe la profonde tranchée du chemin de fer qui relie Agimont à Hastière. L'Italien se dissimulerait dans un champ de blé tout

¹ Pour les Hollandais, la ligne était la « Van Niftrik- route », du nom d'un officier de réserve (voir revue néerlandaise "Tijding" n° 2004-2, pp.35-41, d'août 2004, la page 39 citant la plupart de nos protagonistes).

² Arrêté le 2/6/1942 puis déporté, il est décédé à la prison de Sonnenburg (Allemagne) le 22/2/1944. Voir: ardennetiensferme.over-blog.com/article-1014426.html. Une rue à Givet porte son nom.

³ Voir Madeleine Dom, op.cit., pp.34-37. Egalement, "Martyrologe 40-45", pp. 183-186, Josse Alzin, Ed. Fasbender, Arlon, 1947.

⁴ Ibid., p.38.

proche, qui longeait la route, et n'en sortirait qu'au moment où il verrait arriver un cycliste : celui-ci, qui était le camarade d'Eliane auquel Suzelle avait fait allusion, lui remettrait les vêtements civils dont il avait besoin pour prendre la fuite.

Ce camarade fut exact au rendez-vous. En mettant pied-à-terre près du pont Simon, il aperçut la tête de l'Italien qui sortait des épis. Couchant son vélo dans le fossé, il prit le ballot de vêtements qu'il avait mis sur son porte-bagages et traversa le fossé qui le séparait du champ de blé. Immédiatement, une rafale de mitraillette l'abattit, et de tous côtés surgirent des soldats allemands qui s'étaient tenus cachés, en même temps que survenaient deux traction-avant transportant des agents de la Gestapo, qui embarquèrent des soldats dans leurs voitures, et foncèrent vers la ferme d'Adrien Casagrande où se trouvait celui-ci avec sa femme et son fils Marcel ».

Père et fils, de même que Suzelle, furent emmenés à Dinant. Le lendemain Eliane Gillet fut arrêtée chez elle. Toutes deux subirent un interrogatoire atroce dans les locaux de la Gestapo de Dinant. Envoyées à Ravensbrück, Suzelle y mourut le 26 décembre 1944¹, et Eliane² un mois plus tard.

L'Italien ne fut jamais retrouvé.

Nous terminerons par un constat de Gaston Parmentier lui-même, que nous ne pouvons que partager : « Si tous les mouchards et tous les provocateurs avaient été jugés et exécutés, me dit-il, on n'aurait pas trouvé de cimetière au monde assez grand pour les y enterrer ». L'étude que nous menons et les documents qui au fur et à mesure nous parviennent, permettent d'avancer, fort regrettablement, que dans un tel cimetière, quelques dizaines de Dinantais, non jugés ou jugés sommairement, y seraient...

Clarival Willy

¹ Plus exactement: le 20/12/1944 (site BEL-MEMMORIAL)

² Idem: 4/10/1944.

Demande.

En nos pages 9 et 10, un M. RICHARD, vitrier à la Rue Grande, est signalé comme un important maillon de la filière d'évasion en 40-44.

Afin de rendre hommage au patriotisme de cette personne, nous sollicitons tout renseignement et/ou document la concernant, voire même entrer en contact avec ses descendants. Merci



GASTON PARMENTIER EN 1914.



CATHERINE PARMENTIER (1968).



Adrien Casagrande et son épouse Eugénie, et leur fils Marcel



Les filles Lucette et Michèle Casagrande



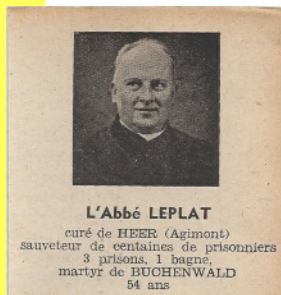
Raymonde Mathieu



Raymond et Marcel Haquenne



Eliane Gillet et Suzelle Casagrande



L'Abbé LEPLAT

curé de HEER (Agimont)
sauveteur de centaines de prisonniers
3 prisons, 1 bagné,
martyr de BUCHENWALD
54 ans



1940 - 1945

Agimont rend hommage

à

Suzelle CASAGRANDE

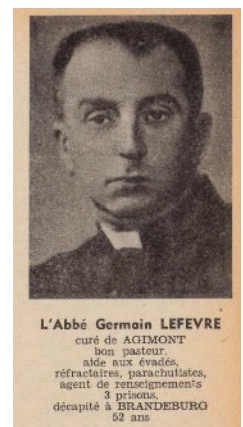
née en 1925

Résistante arrêtée par les Allemands et décédée au camps
de concentration de RAVENSBRUCK le 20 12 1944

Elle n'avait que 19 ans

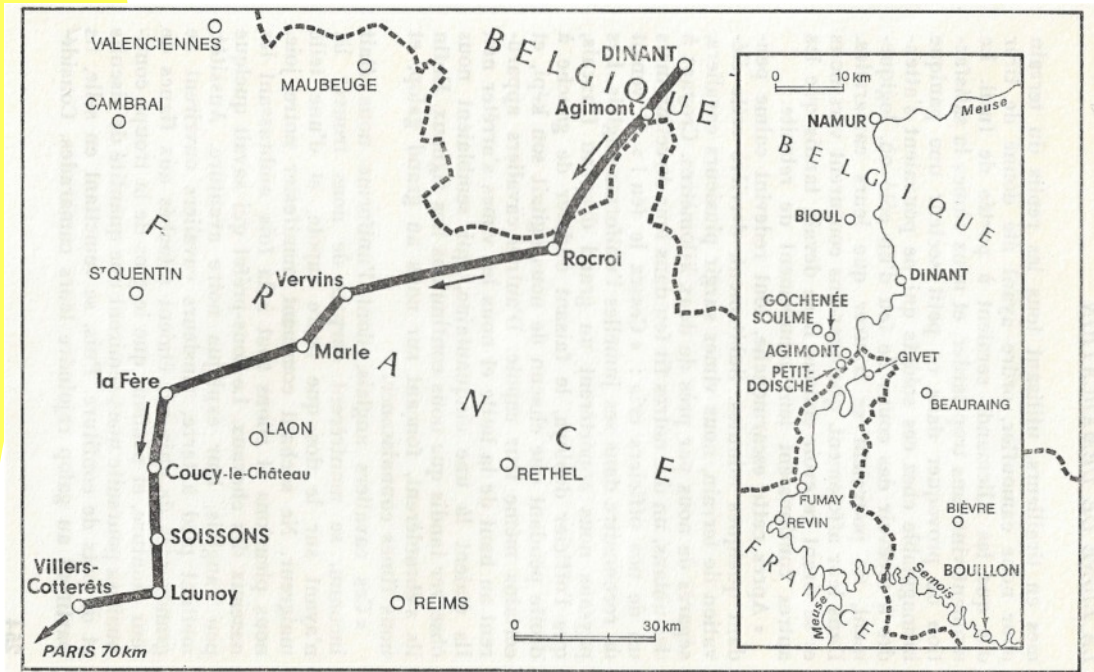
Passant - Souviens - toi

plaque



L'Abbé Germain LEFEVRE

curé de AGIMONT
bon pasteur,
aide aux évadés,
réfractaires, parachutistes,
agent de renseignements
3 prisons,
décapité à BRANDEBURG
52 ans



Carte des opérations

Page picturale



Huile sur toile de 1854 du peintre hollandais ROTH Georges Andries (Amsterdam, 1809 - 1887). École hollandaise. Dimensions 55 cm x 74 cm. Prix: 4500 Euros.

Si les couleurs sont chaudes, on relève un Rocher Bayard tout près du coeur de ville, et surtout une montagne flanquée d'un château dominant une Citadelle guère visible.

Étrange n'est-il pas?

1940-1944 à Dinant, un bien triste

Nous ne vous dévoilerons pas de quel site nous tirons les propos qui suivent. Nous nous insurgons contre l'existence dudit site et surtout sur la facilité avec laquelle on peut le consulter. Comment ses auteurs, apparemment actifs, ne sont-ils pas poursuivis ?

En tout état de cause, nous nous devons, pensons-nous, d'évoquer ce personnage, car la vérité doit être dite. Et comment celui-ci échappa à l'exécution de sa condamnation à la peine de mort prononcée lors du procès de Dinant.

« Né à Falmignoul le 14 février 1900, Rexiste depuis 1936, Edouard Hubot exerçait la profession de géomètre du cadastre. Au début de l'Occupation, il fut nommé chef de l'arrondissement de Rex-Dinant et supervisait ainsi huit groupes locaux (Jemelle-Rochefort, Dinant-Sud, Ciney, Beauraing, Gedinne, Bièvre, Dinant-Centre et Yvoir). Il présida également le cercle Rex-Philatélique de Namur-Dinant et fit activement du recrutement lors de la mise à pied de la Brigade Motorisée de Rex.

Engagé à la Légion Wallonie le 29 juillet 1941, il fit partie du 1^{er} contingent de volontaires wallons pour le front de l'Est. Après une rapide instruction au *Regenwurlager*, il gagna la ligne de front et participa aux terribles combats de Gromowaja Balka. Atteint de fièvre, il fut évacué dans le Brisgau. Après une convalescence en Belgique, il retourna à Meseritz le 15 juillet 1942 où il fut réformé (mais pas démobilisé) pour raisons médicales (novembre 1942).

Rentré au Pays, il suivit un stage de dix jours à *L'Honneur Légionnaire* au printemps de 1943 puis installa et prit la tête d'un bureau de cette organisation à Dinant. Le 1^{er} février 1944, il fut rattaché au *SS-Hauptamt-Wallonische Stabskompanie des Waffen-SS* auprès de la *Dienststelle SS-Gruppenführer Jungclaus* (avec le grade de *SS-Sturmmann*).



Il fut un indicateur très actif pour le compte des bureaux de la Sipo-SD de Charleroi et de Dinant (et participa également à plusieurs opérations sur le terrain avec cette même police) (C'est nous qui mettons en caractère gras). Nommé *Gefreiter* en mars 1943, il passa ensuite sous-officier et fut décoré de la *KVK II* et de la médaille *Winterschlacht im Osten*. A la fin de l'Occupation (juillet-août 1944), alors qu'il dirigeait le bureau de *L'Honneur Légionnaire* à Mariembourg, il organisa l'évacuation des Rexistes avec l'appui de la *Kommandantur* de Dinant. Après son départ pour l'Allemagne, il reprit du service au sein de la *Sturmbrigade « Wallonien »* le 5 septembre 1944. Il fut fait prisonnier par les Alliés le 2 mai 1945.

Condamné à mort par le Conseil de guerre de Dinant du 3 avril 1946, il verra sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité par Arrêté Royal du 27 août 1951. Pendant son procès, il ne nia pas ses agissements et n'hésita à s'accabler à plusieurs reprises pour épargner à ses subordonnés le courroux de la Justice belge ».

Cet article a été mis en ligne le 23 janvier 2021, il est l'œuvre de « M. T.V., qui compte parmi nos lecteurs les plus avertis et minutieux ».

Plus avant, sur ce site, à la date du 18/2/2020, à propos de la famille Lambert de Vresse.

Sous le titre « Le destin ordinaire d'une famille d'Ordre nouveau: un massacre physique, social, économique », toute une littérature et de nombreuses photos d'époque sont placées sur ce « site », par une des descendantes. Avec toujours le même souci : rendre hommage à ses ascendants ! Certes, les enfants ne sont pas responsables des méfaits de leurs parents et grands-parents. Si vous me lisez, Madame, je puis comprendre que vous avez un souci avec ce passé. Il devrait être lourd à porter. Apparemment, pas pour vous. Vous ne reniez rien. Savez-vous ce qui s'est passé dans les caves de l'Hôtel des Postes à Dinant ? N'avez-vous pas honte ?

Mon père, résistant de la première heure à Gedinne, après guerre, a épousé ma mère, issue d'une famille allemande qui a dû subir les outrages dès lors que mes grands-parents étaient hostiles au régime nazi. Chez vous, Madame, dans la logique familiale, les femmes épousaient des SS allemands et les hommes revêtaient l'uniforme vert-de-gris. Quand votre aïeul s'est enfui, venant de la Semois, il est passé par Gedinne. Nuitamment, il est entré par surprise, rue de Charleville, chez mon oncle Jean Clarinval, boucher de son état, agent de renseignements et ravitailleur du Maquis local. Du bout de son fusil, il a réquisitionné trois bols de tête pressée. Sorti, il s'est dirigé vers une maison voisine, assurément rexiste. Là on l'attendait avec trois gros pains qu'on lui a gracieusement offerts... Il est vrai que les rexistes pullulaient tant à Gedinne qu'à Bièvre, ici avec en tête leur bourgmestre.

Nous ne vous citerons pas ce qui est rapporté sur ce site. C'est à connotation ignominieuse. Mais, pour votre édification, nous devons vous montrer une photo - ce sera la seule - et le commentaire ajouté par la dame...

Lire ci-après comment, en allant enquêter sur l'exécution du rexiste Lambert à Vresse le 17/7/1944, le parquet de Dinant a failli disparaître dans une embuscade tendue par les Maquisards, dont mon père Henri Clarinval et mon oncle Léon Clarinval.

Willy Clarinval



Commentaire de la dame sur le site: "Edouard Hubot (à droite) pose aux côtés de son beau-fils Roger Lambert, en uniforme des Formations de Combat, dans la scierie que les parents de ce dernier avaient à Vresse. Les parents Lambert (Léon était député rexiste de Vresse) furent assassinés par la Résistance dans leur voiture en juillet 1944 et leurs enfants se réfugièrent à Dinant. En septembre, Edouard Hubot organisa le départ des Rexistes vers l'Allemagne et rejoignit la Sturmbrigade Wallonien avec Roger de Dinant" (notre note personnelle: ils ne furent pas "assassinés", mais



Commentaire du "site": "A la Sturmbrigade, Edouard Hubot était affecté aux transmissions comme le montrent l'appareillage en cours d'essai ainsi que l'écusson frappé de l'éclair argenté du Funken (opérateur radio) qu'il porte sur la manche gauche. Remarquons également la bande de bras Wallonien qui vient d'être mise à disposition des Bourguignons (fin 1944 - début 1945)."



Commentaire de la dame sur le "site": "Oncle Lucien est assis entre ma tante et sa soeur, Maman. Il faisait beau, c'était en juillet 1944, à Dinant..."

Elle a certainement dû oublier: et pendant ce temps, on torturait de la manière la plus atroce qui soit dans les caves de l'Hôtel des Postes... Peut-être entendaient-ils des cris et hurlements, qu'ils attribuaient à des jeux d'enfants quelque peu bruyants...



Hubot, entre femme et enfants.



Dédicace de Degrelle.

Lundi 31 juillet 1944. Nos maquisards vont opérer le soir. A Louette St Denis l'équipe 5 de la 2^e sous-section investit l'école des garçons et, à coups de gourdins et barres de toutes sortes, saccage les nombreux vélos qui y sont entreposés. A Louette St Pierre alors que les villageois réveillés sont aux fenêtres, les hommes de la 4^e sous-section s'accaparent des 50 vélos et les ramènent au camp. A Gedinne, les bicyclettes sont sorties une à une de l'école du 4^e degré par les hommes de la 5^e sous-section qui s'empresent de les enfourcher pour rejoindre le campement. « Quelle expédition ! » écrira Henri Bouillon. La plupart des vélos avaient été sabotés par leurs propriétaires afin que les Allemands ne puissent plus en user.

A 0 h 15, une douzaine d'hommes de la 1^e sous-section sous les ordres du Lt Marcel Vincent sont sortis du camp, avec pour mission de tendre une embuscade sur la chaussée Vonèche-Gedinne à hauteur de l'embranchement de la route de Vencimont. Depuis quelques temps, des gestapistes belges viennent très fréquemment dans la région. Leurs va-et-vient ont été étudiés et les plaques minéralogiques des véhicules utilisés ont été minutieusement relevées. A 4 h du matin l'équipe est déjà sur place et tout le dispositif d'attaque est installé. Des observateurs munis de jumelles se dissimulent à l'orée d'un petit bois distant de 500 m de l'endroit où se tient prêt le reste du contingent. Si une auto se présente, ils vérifieront si le No de sa plaque figure sur la liste qui leur a été remise, et dans l'affirmative ils agiteront un mouchoir. Le Lt Vincent ainsi alerté, pour plus de sécurité fera de même.

A 11 h un bruit de moteur se fait entendre dans le raidillon situé à la sortie de Vonèche le long de la propriété du baron d'Huart. Une voiture débouche. On relève le No de plaque, on compulse rapidement la liste. Positif : c'est bien une voiture de la gestapo ! Léopold Lenoir agite son mouchoir. Le Lt Vincent braque ses jumelles et relève à son tour le No. Coup d'oeil rapide sur la liste, pas de doute possible : c'est la gestapo ! Tout va se passer très vite. La voiture s'approche « Feu ! » crie le lieutenant. À bout portant le fusil-mitrailleur crache sa rafale. Une seconde trop tard. Le véhicule poursuit sur sa lancée, le Lt Vincent donne l'ordre de remettre le Bren en batterie, ce que fait Léon Clarinval. La portion de route est droite, la voiture réapparaît dans le collimateur, cette fois, ça y est, on va l'avoir ! Soudain d'elle-même l'auto s'arrête. Huit hommes en descendent les bras en l'air. « Cessez le feu » s'écrie le Lt Vincent qui saute sur la route revolver au point, ordonne à l'escouade de tirer au moindre geste des suspects et s'avance... « Nous sommes le Parquet de Dinant, nous nous rendons à Vresse pour enquêter sur la mort d'un rexiste abattu dans la côte de Petit-Fays ». Le lieutenant n'en croit pas ses yeux. Ainsi, il allait massacrer huit respectables citoyens parmi lesquels le procureur Langlet, le juge Marcq et M. Van Campenhout de la police judiciaire ! Que s'était-il passé ? Le Parquet pour se rendre à Vresse avait loué une voiture habituellement réquisitionnée par la gestapo. Certes, afin de prévenir toute attaque éventuelle le chauffeur avait placé un petit drapeau belge à côté de la plaque, mais ce petit drapeau était tellement peu visible ! Miracle, l'aventure se termina au mieux, sans aucun blessé, une balle ayant pour-

tant perforé la lunette arrière du véhicule. Le Parquet rebroucha chemin. A Beauraing la plaque de la voiture fut changée.

Allant enquêter sur la mort du rexiste Lambert, le Parquet de Dinant tomba dans une embuscade tendue par les Maquisards de Gedinne...

Durant le début des années 1980, je retraçai l'historique du Maquis de Gedinne (à la fin, près de 400 hommes) dans l'hebdomadaire beaurinois "Hebdo 2000". Voici ce qui arriva au Parquet sur son parcours Dinant-Vresse. Feu le greffier Jules Solot se rappelait de la panique qui saisissait encore les enquêteurs à leur retour dans leurs bureaux dinantais...

C.W.